

LÉANDRE LACHANCE
BONHEUR en Héritage



**Propos recueillis par
Daniel Rancourt**

LÉANDRE LACHANCE
BONHEUR en Héritage

Propos recueillis par Daniel Rancourt

Il est autorisé de faire des copies de cet ouvrage, tout ou en partie, mais à la condition expresse que ce ne soit pas dans un but commercial. Cette autorisation vaut pour tout support médiatique.

La mission de la Fondation des Choisis de Jésus est de favoriser la diffusion, l'expérimentation et l'intégration des messages d'Amour du Seigneur confiés à Léandre Lachance.

Note de l'Éditeur :

Dans ce document, le genre masculin est utilisé comme générique, dans le seul but de ne pas alourdir le texte.

© Tous droits réservés en toute langue pour tout pays :

La Fondation des Choisis de Jésus

C.P. 22 019, Sherbrooke, QC, CANADA J1E 4B4

Téléphone : +1 819 565 9621 – Télécopieur : +1 819 565 0608

Courriel : equipe@fcdj.org – Site web : www.fcdj.org

© Juin 2017

Editions du Parvis
Route de l'Église 71
1648 Hauteville
Suisse

librairie@parvis.ch – www.parvis.ch

Tél.: +41 26 915 93 93 – Fax: +41 26 915 93 99

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

Imprimé en U.E.

ISBN 978-2-88022-424-0

Préface

LÉANDRE LACHANCE, TRUCHEMENT

Comme journaliste, scénariste et auteur, j'ai eu l'occasion et le privilège de rencontrer nombre de personnes : artistes, gens d'affaires, politiciens, militaires, sportifs, personnes ordinaires qui font des choses extraordinaires. Dans le lot de ces événements et de ces rencontres, il arrive de savoir qu'on croise quelqu'un d'exceptionnel.

Un homme au pas alerte et énergique, à la poignée de main franche, cheveux blancs, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, simple et chaleureux. « Tiens, je t'ai apporté ça pour commencer », m'a-t-il dit en souriant, me remettant une pile de huit livres qu'il a écrits ! C'est ainsi que j'ai rencontré Léandre Lachance la première fois. Nous nous sommes assis et avons commencé à jaser. Moi posant des questions et lui me racontant son parcours. Un parcours assez extraordinaire.

J'ai lu son premier livre, puis le second, le troisième, etc. Et comme plusieurs, j'ai eu le sentiment pour ne pas dire la certitude et la conviction, que ce n'était pas Léandre Lachance qui avait écrit ces livres, mais qu'il n'avait été que le porte-plume, la main et le bras qui ont écrit ces livres sous la dictée directe de l'inspiration divine. Comme le confirme le Cardinal Janis Pujats de Lettonie : « Ce n'est pas possible que ce soit un humain qui ait écrit ces livres. »

Un truchement est un interprète, un intermédiaire, une personne qui explique à d'autres qui parlent des langues différentes, ce

qu'elles se disent l'une à l'autre, qui fait comprendre les pensées et les sentiments de l'autre. Léandre Lachance est ce truchement de la Parole de Dieu, nous apportant juste un langage nouveau adapté aux besoins et à la réalité des gens d'aujourd'hui. Témoin vivant de l'agir de Dieu, apôtre nouveau à l'aube d'une nouvelle Église, la vie de Léandre Lachance est un message en lui-même.

Aujourd'hui, il nous livre son autobiographie « pour rendre hommage à mes parents et grands-parents pour ce qu'ils m'ont légué, » et transmettre à ses enfants et petits-enfants le témoignage d'un parcours unique. Témoignage d'un passé pas si lointain où, dans la campagne québécoise, on n'avait ni électricité ni eau courante, encore moins le téléphone. Où on labourait et récoltait « à bras » sans les machines, tracteurs et moissonneuses-batteuses munis de l'air conditionné et guidés par GPS. Où on coupait le bois au godendard et à la sciote. Mais où rendre service était un mot d'ordre sacré. Où rendre grâce et prier était de tous les jours. Comme respirer, manger et boire.

Comme le semeur ancré sur la terre nourricière avec son soc, comme le cultivateur labourant le sol pour semer son cœur et sa sueur, Léandre Lachance est un homme de la Terre, tourné vers le Ciel.

Daniel Rancourt

Introduction

À travers ce récit, les objectifs que je poursuis sont :

- Permettre aux descendants de mes parents de savoir qui ils étaient et quelles valeurs les animaient ;
- connaître la réalité de la vie à leur époque, pas si lointaine de la nôtre ;
- offrir aux nombreux lecteurs et lectrices des huit volumes publiés par la Fondation des choisis de Jésus et qui sont en circulation à travers le monde, de mieux connaître ma petite histoire ;
- aider les personnes à découvrir la beauté et la richesse des valeurs qui ont été à la base de notre histoire comme peuple québécois.

Ce que je décris n'est qu'une bien petite partie de ce que j'ai retenu du vécu de mes parents. C'est ce qui est encore présent dans ma mémoire.

Léandre Lachance

Chapitre 4

L'ENVOL

32. LÉANDRE LACHANCE

Je suis né le 17 janvier 1934 à Lac-Mégantic. À ma naissance, je pesais 9 lb (4 kg), le plus gros bébé que ma mère ait eu. Elle disait : « Léandre, je ne l'ai jamais vu petit. Il est devenu grand très rapidement. »

Pour mon baptême, mon parrain, Napoléon Boulé et ma marraine, Marie Dubé, étaient des amis de mes parents qui demeuraient à Lac-Mégantic. J'ai encore chez moi un cadeau qu'ils m'ont donné au début de la Deuxième Guerre mondiale : des petits soldats de plâtre.

Mon premier souvenir, ou du moins celui qui m'a le plus marqué, est d'être dans les bras de maman et me sentir tellement bien. Je ne sais pas quel âge j'avais, mais j'étais envahi d'un bien-être tellement grand que je me suis dit : « Oh ! Qu'on est bien dans les bras de maman ! » Ce moment-là est resté marqué et avec ce que je sais maintenant et ce que j'ai expérimenté dans mon cheminement de foi, je crois que, pour que je me sente si bien, maman devait prier sur moi. Je devais avoir reçu une effusion de l'Esprit Saint ! Je ressentais l'amour de Dieu et de ma mère.

Plus tard, mes sœurs disaient que j'aimais « faire mon homme, faire mon grand. » À part Madeleine qui était comme une mère pour moi, mes trois autres sœurs se liguèrent pour me taquiner. Et moi, je me plaignais en disant : « Elles sont toujours sur mon dos. »

Quand j'étais enfant, je rêvais d'être dans les affaires, d'être un homme d'affaires, un entrepreneur. Ma mère disait : « Léandre, il me semble que je le verrais bien "boss" quelque part... »

J'ai commencé à aller à l'école à l'âge de cinq ans et je réussissais bien. Une année, j'ai même eu 100 % dans toutes les matières. C'était très rare d'avoir de tels résultats et l'institutrice n'avait jamais vu cela. En guise de récompense, elle m'a remis une image du petit Jésus, que j'ai conservée jusqu'à tout récemment, quand je l'ai donnée à un de mes petits-fils, Louis-Thomas.

C'était une petite école de rang et il appartenait au commissaire d'école d'embaucher les institutrices. En septembre 1944, il n'y avait plus d'institutrice à notre école. Pas d'institutrice, pas d'école ! Et nos parents n'avaient pas les moyens de payer une pension pour nous envoyer étudier ailleurs. Je suis donc resté à la maison.

À l'époque, mon frère Lauréat avait déjà 19 ans, il voulait s'établir, quitter la maison familiale, avoir sa propre demeure et sa propre ferme. Mais il avait besoin d'argent. Il a décidé de couper du bois pour le vendre et je l'ai accompagné tout l'hiver : il sciait et abattait les arbres et je les ébranchais à la hache.

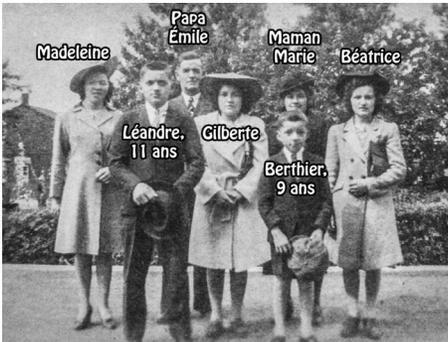
Comme la terre où on bûchait était située à deux kilomètres à pied de la maison, nous apportions notre *lunch* du midi. À l'automne, mon frère a fait cette réflexion : « Ça ne sera pas drôle cet hiver : notre lunch va geler. On devrait se construire un petit camp. » Je n'ai pas besoin de vous dire que le petit garçon de dix ans que j'étais était plus que d'accord pour construire un camp.

Nous avons entrepris de construire une petite cabane en bois rond de cinq mètres carrés. Nous avons transporté des planches sur notre dos pour faire le plancher et le toit, parce qu'il n'y avait



pas de chemin pour se rendre jusque-là. Il y avait une petite fenêtre, une porte et nous avons installé un petit poêle, une *petite truie* disait-on, faite d'un baril de 50 gallons couché sur le côté, avec des pattes de métal, une petite porte pour mettre le bois et un tuyau de tôle comme cheminée. Nous y avons travaillé environ trois semaines. Tout au long de cet hiver, je me suis développé physiquement et j'ai appris à travailler manuellement.

L'été précédent, Gisèle, une de mes sœurs, la troisième de la famille, avait quitté la maison à 16 ans pour entrer au couvent Bienville des sœurs Saint-Louis-de-France à Lévis. À l'époque, les religieuses au couvent ne pouvaient pas voir les membres de leur famille quand elles le voulaient, mais une fois par année, les portes étaient ouvertes pour recevoir la visite. Comme nous n'avions pas d'automobile, quelqu'un était prêt à nous conduire aller-retour de Nantes à Lévis pour 25 \$. Mais nous n'avions pas d'argent.



Léandre à 11 ans

Vendu 10 \$ la corde, cela faisait 25 \$. Et nous sommes allés voir ma sœur à Lévis!

L'automne suivant, la commission scolaire a embauché une jeune institutrice qui avait fréquenté l'école avec moi. Je l'appréciais peu, mes souvenirs d'elle n'étaient pas bons et son style d'autorité me heurtait continuellement. De plus, l'inspecteur d'école qui était le

L'été de mes 11 ans, avec mon petit frère Berthier qui en avait neuf, nous avons bûché, ébranché et *pleumé* (enlevé l'écorce) du bois pour en faire deux cordes et demie : des rondins de 4 pieds empilés sur 20 pieds de long par 4 pieds de haut.

« grand boss » et détenait l'autorité a décidé, sans faire aucune évaluation, d'abaisser d'un niveau scolaire tous les enfants qui avaient manqué une année d'enseignement. J'avais un petit voisin qui avait de la difficulté à l'école ; il devait tripler sa cinquième année et selon les consignes de l'inspecteur, l'institutrice l'a alors placé en quatrième année. Il a dit : « J'arrête d'aller à l'école, parce que je vais me retrouver en première année ! »

Autant j'avais aimé l'école, autant j'aimais le travail à la ferme et recommencer mon année scolaire me donnait l'impression de perdre mon temps. Mon frère Lauréat parti de la maison, c'était à moi qu'incombaient plein de tâches : la récolte des patates à l'automne, faire le bois de chauffage, faire ci, faire ça, etc. Cette année-là, je suis allé quatre mois à l'école. J'avais maintenant l'habitude du travail et il y avait des besoins à la maison, ce qui fait que l'année suivante, je n'ai pas terminé ma sixième année. Cesser d'aller à l'école a été un événement très bouleversant dans ma vie. Tout en travaillant, grâce à mon frère Lauréat qui me recommandait des livres, j'ai fait beaucoup de lecture. Je passais mes soirées et mes week-ends à lire.

Quand mon père me voyait travailler autant à un si jeune âge, cela l'inquiétait beaucoup et il me disait : « Fais-en pas tant, tu vas te fatiguer... » À cette époque, la pire chose qui me soit arrivée s'est produite au printemps de mes 13 ans. C'était le temps des sucres, nous avions 1 800 chaudières (seaux) d'eau d'érable et avec notre petit évaporateur, il fallait bouillir l'eau d'érable jour et nuit pour en faire du sirop.

Le Jeudi saint, mon père, ma mère, ma sœur et mon frère revenaient de la messe au village, deux milles sur la grande route, un mille et demi sur la route de rang, à l'époque de l'année où les chemins sont mous le jour, gelés la nuit et la lisse (le patin)

du traîneau a frappé une motte de neige gelée. La voiture s'est renversée et le cheval est parti à la *fine course*. Dans sa chute, ma mère s'est fracturé l'épaule.

Mon père voulait rester à la maison pour prendre soin d'elle et comme c'était la saison des sucres, c'est moi qui faisais bouillir l'eau d'érable toute la nuit. Vers 10 heures un matin, une grosse neige est tombée et moi je chauffais le feu. Puis, comme je n'avais pas beaucoup dormi pendant la nuit, je me suis *encanté* (calé) dans un coin et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé environ vingt minutes plus tard, le feu avait pris dans les *panes* (cuves de cuisson) et les flammes montaient dans l'évaporateur !

Après avoir mis de l'eau dans le réservoir pour éteindre les flammes, j'ai pris de la neige dehors avec une pelle pour éteindre le feu. Les panes étaient toutes brûlées, percées, noircies... Et une cabane à sucre qui ne chauffe pas, c'est triste ! Et là, j'ai pensé qu'il fallait que j'aille annoncer ça à mes parents... Je n'ai jamais été aussi découragé. Dans mon esprit, c'était dramatique, j'étais responsable et je me sentais très coupable. Une vraie catastrophe ! Cela a été un événement marquant.

Nous avons fait réparer l'évaporateur et mes parents ne m'en ont jamais tenu rigueur. La même année, au temps du vèlage, on avait perdu une de nos meilleures vaches, cela a été un temps de grandes épreuves.

33. ADOLESCENCE

Adolescent, je souffrais de ne pas avoir pu continuer mes études. Je passais mes soirées et mes week-ends à lire, surtout des histoires ou des feuilletons comme *L'enfant perdu et retrouvé*, ou

Geneviève de Brabant, etc. J'étais curieux de connaître la fin des histoires et cela me motivait pour lire. À l'époque, il n'y avait pas de journal quotidien disponible à Nantes, mais nous recevions des hebdomadaires : *L'écho de Frontenac*, *Le Messager Saint-Michel*, le journal diocésain, le *Bulletin des agriculteurs* qui était un mensuel et aussi *La ferme*.

Je ne sortais pas ou très peu. J'allais dans une soirée de rang une fois de temps en temps. J'entretenais une correspondance avec des filles dont j'avais vu les petites annonces dans le *Bulletin des agriculteurs*. Pendant longtemps, dès l'âge de 15-16 ans, j'ai eu deux ou trois correspondantes et c'était toujours une joie d'aller chercher le courrier. J'ai continué avec l'une d'elles jusqu'à l'âge de 20 ans. Ces correspondances ont cessé quand c'est devenu sérieux avec Élisabeth.

34. UN VOYAGE À MONTRÉAL – 1950

En 1950, j'ai suivi des cours de mécanique automobile par correspondance de l'Institut technique Aviron de Montréal. Après un an de cours théorique par correspondance, il y avait deux semaines de cours pratiques en atelier à Montréal.

J'ai donc pris l'autobus pour Montréal. En 1950, j'étais allé une fois à Sherbrooke et jamais à Montréal. Pas besoin de dire que Montréal, c'était impressionnant !

J'avais l'adresse de l'Institut Aviron et je pensais me trouver une pension à proximité le temps de suivre les cours. Arrivé en ville, prenant le taxi pour me rendre à l'Institut situé sur la rue Sherbrooke, le chauffeur m'a dit que l'école devait être fermée puisqu'on était le lundi de l'Action de grâce. Effectivement, elle était fermée.

Ma mère m'avait dit : « Si tu es mal pris, appelle Léonie Martin. » C'était la seule connaissance qu'elle avait à Montréal. Léonie Martin était ma cousine, presque une demi-sœur pour ma mère, puisqu'elle avait perdu sa maman jeune et avait été élevée par mes grands-parents maternels. Elle vivait à Montréal, correspondait avec ma mère et elle était déjà venue nous visiter. J'ai donc indiqué au chauffeur de taxi l'adresse de Léonie Martin. Arrivé là, j'ai appris qu'elle avait déménagé, mais elle avait laissé ses coordonnées à la locataire. Cette dernière lui a téléphoné et m'a passé l'appareil : c'était la première fois que je parlais au téléphone ! J'avais 16 ans.

Le taxi m'a emmené chez ma cousine Léonie, où j'ai pu habiter deux jours avec elle et son mari. À l'époque, à Montréal, il y avait de grands logements qui étaient subdivisés en deux et où on partageait les pièces communes comme la cuisine et la salle de bain. Quand je suis revenu de l'école le mardi soir, la propriétaire avait *chanté pouilles* à Léonie « parce qu'elle avait loué à deux locataires (Léonie et son mari) et pas à trois. » Je me suis donc trouvé une pension sur la rue Bleury, près de l'Institut. La nourriture était bonne et il y avait un dortoir avec des lits à deux étages pour six étudiants comme moi. Mais la chambre donnait sur la rue Bleury où il y avait le vacarme et les étincelles électriques des tramways qui passaient. C'était très différent de ce que je connaissais. Je n'ai pas eu d'attirance pour la vie en ville à cause du bruit ; et puis, j'étais trop bien en campagne !

Léonie m'a emmené au cinéma, un baptême pour moi ! Et la journée de mon retour, elle m'a conduit au terminus d'autobus. J'étais parti avec 60 \$ et je revenais avec 1,60 \$ dans mes poches. Je surveillais mon billet d'autobus de retour pour ne pas le perdre ! Je me souviens que lors du transfert d'autobus à Sherbrooke, je m'étais acheté deux pommes pour mon repas avec l'argent qui me restait.

Chapitre 5

UN HOMME DE CARRIÈRE ET, ENGAGÉ

38. ARRIVÉE À SHERBROOKE – 1958

Peu de temps après le décès de maman le 26 juillet 1958, je vais à Sherbrooke où j'en profite pour rendre visite à un ami et confrère courtier d'assurances, travaillant pour la même compagnie que moi, les Assurances U.C.C. À ma grande surprise, il me dit : « Voilà, j'ai fini ! Je quitte l'assurance... Jacques Veilleux (qui était le gérant de notre secteur de ventes) est ici à Sherbrooke pour me trouver un remplaçant. » Je lui ai aussitôt demandé : « À quel hôtel loge-t-il ? »

Je rêvais déjà : ce serait une belle place pour nous... Sherbrooke... Mais je ne savais pas si Élisabeth aimerait l'idée de déménager à Sherbrooke. De retour à la maison, quand je lui ai proposé, elle m'a répondu : « N'importe quand... demain matin si tu veux... Moi je n'ai aucune attache ici à Nantes... »

J'ai téléphoné à l'hôtel et j'ai parlé à Jacques Veilleux : « Tu te cherches un homme pour remplacer Georges ?... Je veux te dire que ça m'intéresse... »

Fils de cultivateur comme moi, Jacques Veilleux était par tempérament un homme réservé. Il m'a répondu : « Je ne sais pas si je peux faire ça. Aux Assurances U.C.C., on n'a jamais changé un gars de territoire... » Là, je lui ai répondu : « Es-tu en train de me dire qu'aux Assurances U.C.C., un gars qui est né sur une petite

terre de roches doit cultiver sa petite terre de roches toute sa vie ? Il ne peut jamais espérer avoir une grande ferme ? Est-ce que c'est ça que tu es en train de me dire ? »

« Il y a la *convention* (congrès) qui s'en vient, je vais en parler à Marcellin, le directeur des agences... » m'a-t-il répondu. Marcellin ne voyait aucun problème à ma nomination. J'en avais parlé à mon frère Lauréat pour qu'il rachète ma part de notre association et il n'y avait pas d'objection.

J'ai toujours vu l'intervention de maman là-dedans, elle s'était occupée de cela. Elle avait été très heureuse que j'aie retardé mon mariage pour m'occuper d'elle et très heureuse également du logement que j'avais construit pour elle. Deux mois jour pour jour après le décès de maman, nous déménagions à Sherbrooke !

Le 26 septembre 1958, nous emménagions dans un grand logement à l'intersection des rues King et Ontario à Sherbrooke. Il y avait quatre pièces pour la famille et deux pièces pour mon bureau d'assurances. À ce moment-là, nous n'avions qu'un enfant, Sylvie, l'aînée et Élisabeth était enceinte du deuxième, Julien.

L'année 1959 a été une année extraordinaire. *Je trippais!*

La région était plus riche et donc plus généreuse. Il y avait de belles grandes fermes... donc de meilleurs revenus en perspective ! Il y avait 35 vendeurs dans la région des Bois-Francs et de l'Estrie et cette année-là, j'ai été le meilleur des 35. Après deux ans, j'avais doublé mon chiffre d'affaires !

La compagnie d'assurances U.C.C. voulait prendre de l'expansion et c'est ainsi que j'ai engagé un premier vendeur pour développer le secteur de Magog. Et en 1960, j'avais comme projet de

déménager mon bureau au centre commercial des Promenades King sur la rue King Ouest pour avoir pignon sur rue.

Un jour, Jacques Veilleux m'a téléphoné : « Marcellin (le directeur des agences) veut te rencontrer à Montréal. » Moi, je pensais qu'il voulait qu'on discute du déménagement du nouveau bureau, mais quand je suis arrivé, il m'a annoncé que la compagnie cherchait un premier gérant pour la région de Sherbrooke et qu'il avait pensé à moi pour occuper le poste.

Cela me flattait qu'on ait pensé à moi alors que je n'avais que 26 ans ! J'y voyais aussi l'occasion de poursuivre mes études et ma formation. Il m'a dit qu'un gérant obtenait une rémunération entre 10 000 et 15 000 \$ par année, plus une allocation de dépenses. Moi, l'année précédente, j'avais fait 18 400 \$! Mais la compagnie ne pouvait pas me garantir plus de 8 500 \$ la première année.

Je n'ai pas argumenté et j'ai trouvé cela correct. J'étais un bon vendeur, j'avais démontré que j'étais capable de faire de la vente et de générer de bons revenus, mais je n'avais pas prouvé que je pouvais être un bon gérant. Une fois cela prouvé, je pensais être payé en conséquence. J'ai donc vendu mon bureau d'assurances à la compagnie, revendu ma clientèle à cinq vendeurs d'assurance et je suis devenu gérant pour les Assurances U.C.C. à la tête d'une équipe d'une vingtaine d'agents et d'une secrétaire.

Sur les 10 succursales au Québec, celle de Sherbrooke était la plus petite au départ. Trois ans plus tard, elle est devenue la plus grosse après celle du Saguenay/Lac-Saint-Jean qui était et restait toujours la première.

Tout à coup, en 1964, on a appris que la compagnie était en difficultés financières. Les Assurances U.C.C. avaient pris trop

d'expansion trop rapidement et venaient de subir une mauvaise année. Selon le surintendant des assurances, la compagnie n'avait pas suffisamment de réserves financières. Alors, *Les Prévoyants du Canada* ont pris la relève pour la partie assurances générales. C'était une très mauvaise nouvelle pour moi puisque la partie assurance-vie devait réduire son nombre de gérants de 10 à 5. Moi, j'avais quatre ans d'expérience, alors que Jacques Veilleux en avait 17!

Cela a été un choc! J'ai passé une fin de semaine terrible. J'ai perçu cela comme un échec personnel et mon orgueil en a pris un coup. Je me retrouvais sans travail et c'était un coup dur. C'est alors que je me suis rappelé une phrase de Dale Carnegie: « Sachez profiter d'une situation difficile pour améliorer votre sort. »

Moi, je n'avais pas failli. J'ai réussi comme vendeur, j'ai réussi comme gérant. C'est la direction de la compagnie qui a fait faillite, pas moi. De quelle façon pouvais-je améliorer mon sort?

J'ai vu une ouverture. J'ai fait un bilan sur moi-même. Comme gérant d'agence, j'étais obligé de demander des permissions pour des détails et cela m'irritait. J'étais habitué de travailler à mon propre compte; j'avais mon titre d'assureur-vie agréé (A.V.A.), en plus d'être courtier d'assurances agréé (C.D.A.A.). J'aimais l'assurance. J'aimais la direction du personnel. J'aimais former le personnel, j'aimais la clientèle. J'ai saisi l'occasion pour aller voir ce qui se faisait dans les autres compagnies d'assurances. Par conviction patriotique, mais aussi parce que je ne maîtrisais pas l'anglais, j'ai rendu visite à toutes les compagnies canadiennes-françaises pour voir comment les choses s'y passaient.

Lorsque j'ai visité La Prévoyance, je leur ai demandé s'ils avaient un secteur d'assurance-vie. On m'a alors présenté une nouvelle formule que La Prévoyance développait, celle d'agent général en assurance-vie importée de la Royale, où le gérant était payé strictement à la commission, uniquement selon les ventes et les résultats... C'était en plein ce que je voulais !

J'ai fait mon plan. J'ai dit à Élisabeth : « J'ai le plus bel avenir qu'il n'y a pas à Sherbrooke en assurance-vie et en assurances générales ! » Ce à quoi elle a répliqué : « Tiens ! Mon fou s'excite ! » Et j'ai ajouté : « Question de vision, question de temps, tu vas voir, ça va se réaliser ! »

Je terminais mon mandat aux Assurances U.C.C. un vendredi midi. J'ai réuni mon équipe, je leur ai expliqué la situation et je leur ai annoncé mon départ. « Mais toi, qu'est-ce que tu vas faire ? », m'ont-ils demandé. Je leur ai répondu que j'étais payé jusqu'à midi par les Assurances U.C.C., et que s'ils désiraient connaître mon orientation, ils n'avaient qu'à rester en après-midi et je serais alors disponible pour leur répondre. Ils sont tous restés et après midi, je leur ai expliqué mon projet. Sur les 20 vendeurs, 16 ont décidé de me suivre et seulement quatre ont choisi de poursuivre avec les Assurances U.C.C.

L. Lachance et associés était né !



L. LACHANCE & ASSOCIÉS INC.

J'ai été aussi secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste à Nantes et président de la coopérative de téléphone où j'avais succédé à Lauréat qui en était le fondateur. J'ai été conseiller municipal à Nantes, et par la suite, je n'ai jamais identifié de parti politique où j'aurais pu m'investir et m'engager. D'autre part, Élisabeth ne voulait pas du tout que je me mêle de politique. Nous avons quitté Nantes alors que j'avais 24 ans.

41. « LA PATENTE » – 1952 - 1964

Un mouvement a marqué ma vie: *l'Ordre de Jacques-Cartier* qu'on a appelé aussi La Patente. À ma connaissance, ce mouvement n'existe plus. Les membres opéraient dans la discrétion pour combattre la franc-maçonnerie. Il a joué un rôle très important pour les Canadiens français.

À 18 ans, j'avais été initié dans ce mouvement secret dont la devise était « Dieu et patrie ». L'organisation apportait son soutien à l'Église de Dieu, voulait protéger notre langue et était très nationaliste dans sa volonté de promouvoir l'achat, le commerce et l'entraide entre Canadiens français et les entreprises de ceux-ci. C'était un mouvement nationaliste sans être séparatiste ni socialiste. Il a eu beaucoup d'influence dans la naissance du Mouvement Desjardins et des compagnies d'assurances canadiennes-françaises. C'est ce mouvement qui a poussé Jean Drapeau et Pacifique « Pax » Plante à faire un grand nettoyage dans les mœurs de l'époque à Montréal. Plusieurs autres belles réalisations ont aussi avantaagé notre peuple canadien-français.

L'Ordre de Jacques-Cartier m'a marqué dans ma foi et mes convictions. Nous nous devons de défendre notre langue qui était gardienne de notre foi. Cela nous donnait confiance d'être réunis

ensemble dans ce mouvement où nous partagions les mêmes valeurs de foi et de patriotisme.

Le mouvement s'est éteint suite à des divisions au sein de la chancellerie (la direction) entre les Canadiens français répartis à travers tout le Canada et les Québécois. Une autre division est apparue quand René Lévesque, alors ministre des Ressources naturelles au sein du gouvernement libéral de Jean Lesage, a entrepris la nationalisation des compagnies d'électricité. Plusieurs membres de l'Ordre étaient opposés à un gouvernement socialiste. On véhiculait que le rôle de l'état était de voir à l'ensemble du bien-être des citoyens, de voter des lois protégeant les plus faibles et évitant les abus de toutes sortes, mais en laissant les entreprises privées faire leur propre gestion et se concurrencer. Cela devait éviter de créer des monstres difficilement gérables comme c'est le cas aujourd'hui avec la santé et l'éducation.

J'ai été membre de *La Patente* de 1952 à 1964, soit jusqu'au moment de sa dissolution. Encore une fois, c'est Lauréat qui m'avait ouvert la porte de cette organisation ; il avait été mon parrain. À Nantes, nous étions six membres de l'Ordre de Jacques-Cartier, solidaires, et possédant une certaine influence. Notre association opérait dans la discrétion, avec des gens de bonne foi, membres de différents partis politiques, qui faisaient passer l'intérêt de l'ensemble avant les intérêts des partis. Il était surprenant de constater tout ce que pouvait réaliser un si petit groupe.

C'est aussi à cette époque que j'ai été sensibilisé à la manipulation dont les gens peuvent être victimes. J'ai découvert, par exemple, que si nous voulions faire passer une idée lors d'une assemblée, il ne suffisait que de trois ou quatre personnes parmi une foule de deux cents personnes. La majorité des gens ne s'en apercevaient pas.

L'expérience vécue dans l'Ordre de Jacques-Cartier a marqué ma vie. Les principes acquis à cette période-là m'ont toujours suivi. Avec le recul des années et mon engagement dans la foi, je crois aujourd'hui que certains moyens étaient discutables, mais les objectifs étaient très bons.

42. MOUVEMENT LAÏC DE LANGUE FRANÇAISE – 1961

En 1961, le journal *Le Droit* d'Ottawa a publié le plan secret du Mouvement laïque de langue française¹⁴. Son objectif était de déchristianiser le peuple québécois, comme cela avait été fait en France, en ayant recours à l'institutionnalisation des écoles, des universités et des médias d'information. Ce plan s'est réalisé à la perfection. On le constate aujourd'hui : ce plan nous aide à comprendre ce qui se passe et comment notre monde a été manipulé même dans nos milieux très intellectualisés.

Une fois déménagé à Sherbrooke, j'ai continué à m'impliquer dans le Cercle Lacordaire de même qu'à la S.S.J.B., ainsi qu'au sein des Caisses populaires. Dans les années 1960, j'ai beaucoup souffert de voir le déclin de notre Église : les prêtres quittaient le sacerdoce, les religieux, religieuses sortaient de leur communauté. Il y avait un abandon généralisé de la pratique religieuse. On dit que cette époque a été une période libératrice, nous sortant de la « Grande noirceur » des années précédentes. Selon moi, on est plutôt passé de la « Grande noirceur » à la profondeur des ténèbres ! En se libérant de l'Église, on s'est dirigé vers l'esclavage des sens : sexe, ivresse de l'alcool et de la drogue, jeu, avidité des biens matériels, etc.

14 Voir annexe 3.



Je me souviens d'une conversation avec un ami, en lien avec ce déclin de l'Église. Mon ami me disait : « Si on s'inquiète, c'est parce qu'on n'a pas la foi. » Je lui ai répondu : « Non, au contraire, si on s'inquiète, c'est parce que les gens perdent la foi. » Mon ami a renchéri et m'a rappelé Jésus dormant dans la barque, qui se réveille alors que ses apôtres paniquent à cause de la tempête sur la mer. Il leur a alors dit : « Hommes de peu de foi, pourquoi vous inquiétez-vous ? » Je me suis répété cela longtemps : « Homme de peu de foi, pourquoi t'inquiètes-tu ? » Par la suite, j'ai été et je suis encore témoin de très belles transformations que la foi produit.

43. COLLÈGE SACRÉ-CŒUR – 1971 - 1972

Dans les années 1960, avec la création du ministère de l'Éducation et les réformes scolaires qui ont suivi, avec un état qui se voulait neutre et laïc, on a arrêté la formation chrétienne dans les écoles publiques. J'ai suivi de près ce qui se passait à ce moment-là, ce qui m'a amené à soutenir les associations de parents catholiques qui défendaient les écoles chrétiennes.

Le *Rapport Parent*¹⁵ était un calque de ce que prônait le Mouvement laïque de langue française. On a utilisé le nom d'un évêque, Monseigneur Parent, pour mieux faire passer la réforme dans un milieu qui était chrétien. J'ai alors compris que notre bataille était perdue pour les écoles confessionnelles. J'ai cru que les institutions privées seraient la seule façon de poursuivre la formation chrétienne.

J'étais préoccupé et je le suis toujours de ne pas pouvoir transmettre notre foi à nos enfants et à nos petits-enfants comme nous

¹⁵ Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec, paru en 1963-1964, et proposant la réforme du système d'éducation au Québec.

le souhaitions. Nous nous sommes aperçus que nos enfants étaient ignorants sur le plan de la foi et que les écoles ne véhiculaient plus les valeurs chrétiennes. C'est ainsi que j'ai été amené à m'impliquer dans la fondation du Collège Sacré-Cœur, association coopérative.

À l'époque, notre fille Sylvie fréquentait ce collège et notre fils Julien allait au Séminaire de Sherbrooke. Tous nos autres enfants sont allés à ces écoles-là. Lors d'une réunion de parents d'élèves, la directrice du Collège Sacré-Cœur a annoncé que les religieuses avaient vendu le bâtiment au ministère de l'Éducation pour en faire un cégep. Elle a ajouté qu'elles allaient devoir fermer l'institution, à moins que les parents prennent la responsabilité de l'administration. Les sœurs pourraient alors continuer à dispenser la formation humaine et chrétienne des étudiantes.

Il fallait qu'on s'implique, que je m'implique! Étant un autodidacte, je n'avais aucune compétence en éducation, mais ayant des compétences en administration, je croyais être en mesure de contribuer à la gestion d'une école. Je me suis retrouvé à la tête d'un comité de parents et nous avons formé une coopérative pour assurer la survie du Collège Sacré-Cœur. Cela a été une très belle expérience dans ma vie.

Le temps pressait : nous étions en janvier, le collège allait fermer en juin et la nouvelle institution devait être prête en septembre. Le comité de parents était dynamique, et ensemble, nous avons des compétences dans divers domaines pour mener à bien cette entreprise.

Je me disais que, comme président, je n'avais qu'à coordonner les efforts des personnes qualifiées qui m'entouraient. Mon principal collaborateur était un ingénieur qui s'occupait des locaux ; il y



avait aussi un comptable qui voyait aux finances, des professeurs de l'Université de Sherbrooke spécialistes de la formation des enseignants, des gens en ressources humaines, etc.

Cela a été une période très intense. J'ai réussi à motiver des professionnels qui travaillaient à leur compte. J'ai dit à un pharmacien par exemple : « Qu'est-ce qui est le plus important ? Faire 5 000 \$ de plus à la fin de l'année ou prendre du temps pour donner une bonne éducation à nos filles ? » Certaines journées, j'avais jusqu'à quatre réunions par jour pour planifier et instaurer la nouvelle administration. Nous avons acheté une ancienne école et le Collège a survécu.

Quand est venu le moment du déménagement, nous avons réussi à obtenir des camions gratuitement. Il y avait tellement de bénévoles pour vider le collège que nous avons été capables de former une chaîne humaine qui partait de la dernière classe du troisième étage jusque dans le camion de déménagement ! Il faut souligner que nous avons reçu une excellente collaboration de la communauté religieuse des Filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus, que ce soit pour les meubles, l'équipement, l'achat de la bâtisse, la direction et le personnel fourni gratuitement pour aider au financement. Nous étions prêts pour l'ouverture du collège sur la rue Belvédère en septembre 1972.

Constatant que l'enseignement religieux n'était pas donné comme je l'aurais souhaité, et me croyant bien placé pour parler aux professeurs, je suis intervenu : « Nous, parents, avons travaillé bénévolement et investi de notre argent pour que nos filles reçoivent une formation chrétienne et vous ne la faites pas ! » Ils m'ont alors répondu que cette formation chrétienne, si elle n'avait pas été commencée à la maison, ne pouvait être faite à l'école ! Cela devait débiter à la maison, dans les familles, alors

que pour moi, cette formation se faisait à l'école. Je me suis donc dit que si l'éducation chrétienne devait se faire à la maison, nous allions la faire !

J'ai alors vécu quelques expériences... familiales ! À la maison, Élisabeth et moi avons toujours prié. Tous les soirs avant de mettre les enfants au lit, nous veillions à ce qu'ils récitent une courte prière. Nous assistions à la messe le dimanche, et l'éducation chrétienne à la maison se résumait à cela.

Un soir, après le souper, alors que les cinq enfants étaient réunis autour de la table dans une ambiance agréable, j'en ai profité pour commencer à parler de Dieu et de la foi. La réception a été très froide. Alors, je me suis dit : « Ils n'ont pas l'habitude, mais la prochaine fois ce sera sans doute plus facile. » La seconde fois venue, l'aînée, Sylvie, s'est levée de table en s'excusant et en disant qu'elle avait des travaux scolaires à faire. Julien l'a suivie en prétextant des leçons et les autres se sont aussi levés pour ne laisser qu'Élisabeth et moi seuls à table avec le petit dernier assis dans la chaise haute, trop petit pour comprendre et incapable de se sauver ! Ce ne fut pas un succès.

Je faisais alors partie de l'Association des chrétiens témoins dans leur entreprise (ACTE), où j'ai rencontré un prêtre à qui j'ai demandé : « Qu'est-ce qu'on fait avec nos grands enfants qui ne veulent rien savoir de la foi ? »

Il m'a alors donné une réponse à laquelle je ne m'attendais pas : « Toi, mêle-toi pas de ça ! » Pour moi, c'était ma responsabilité en tant que père de transmettre ma foi et voici qu'un prêtre venait me dire cela. J'ai dit : « Quoi ? » « Mêle-toi pas de ça ! », a-t-il répété. Je ne comprenais pas ce que j'entendais. Le prêtre a ajouté : « Tu prétends que tu as la foi, toi ?... Donne tes enfants au Seigneur et prie pour eux. »

C'est ainsi qu'Élisabeth et moi avons donné, personnellement et à haute voix, nos enfants au Seigneur devant le tabernacle dans la chapelle des Pères Trinitaires à Granby. Et nous avons prié. Et nous avons pleuré parce que nous avons l'impression de les perdre.

Quelque temps plus tard, notre fille Sylvie, qui avait 18 ans, nous annonce un samedi soir, tout heureuse, qu'elle a rencontré un moniteur de ski, un beau gars de 22 ans, qui l'invite à passer une semaine de ski gratuitement au mont Sainte-Anne à Québec. Nous venions de les donner au Seigneur. Que devons-nous faire ?

Nous lui avons répondu : « Tu es majeure, c'est à toi de prendre la décision. Cette invitation n'est pas gratuite et c'est peut-être payer beaucoup trop cher pour une semaine de ski. Tu ne connais pas ce garçon, et nous aimerions que tu refuses cette invitation, mais la décision t'appartient. »

Quand, nous nous sommes retrouvés, Élisabeth et moi, dans notre chambre, nous souvenant des paroles du prêtre et de l'importance de prier pour nos enfants, c'est ce que nous avons fait. Après plusieurs jours, Sylvie est revenue en nous disant qu'elle avait bien réfléchi et qu'elle avait décidé de ne pas aller au mont Sainte-Anne.

Une trentaine d'années plus tard, nous en avons reparlé ensemble, et elle nous a confié que, si elle n'y était pas allée, c'est parce que nous l'avions laissée prendre sa décision. Selon elle, à l'époque, si nous avions voulu lui imposer notre façon de voir, elle aurait démontré son indépendance, et nous aurait défiés en y allant.

46. RENOUVEAU CHARISMATIQUE – 1973 - 1999

Si les gens avaient déserté les églises, j'ai découvert vers 1973 que d'autres personnes avaient commencé à se réunir par petits groupes dans des maisons privées pour prier. Je me suis alors dit : « Ce n'est pas mort, il y a encore des gens qui découvrent la foi. » Parallèlement à ma vie familiale et professionnelle, je poursuivais ma recherche spirituelle.

Un jour, un visiteur est passé au bureau et m'a dit : « Toi, Léandre, tu as réussi... » C'est toujours agréable à entendre ; mais plus tard, seul dans ma voiture, je me suis demandé : « Dit-il vrai ? Pourquoi a-t-il dit cela ? Pour avoir une faveur ? »

C'est à ce moment que j'ai commencé à m'interroger, à tenter de comprendre et de définir le phénomène de la réussite. C'est très compliqué... Il y a des gens qui ont réussi sur le plan de la carrière, mais qui ont échoué sur le plan familial. D'autres y ont laissé leur santé, etc.

Je comprenais que mon visiteur avait voulu dire que j'ai réussi plus que la moyenne comme courtier d'assurances. C'est vrai. Oui, j'ai réussi plus que la moyenne des gens dans mon domaine, mais qu'est-ce que cela me donnait ? Si je travaillais plus fort que la moyenne des gens, si j'avais plus d'ennuis que la moyenne des gens, si je m'occupais moins de mes enfants et de ma famille que la moyenne... j'allais peut-être mourir plus jeune que la moyenne ! Qu'est-ce que cela me donnait ? Qu'est-ce que cette réussite devait m'apporter ? Cela devait me procurer du temps pour ce qui était vraiment important pour moi.

Je souffrais toujours de mon complexe d'autodidacte, de ne pas avoir pu poursuivre mes études comme je l'aurais voulu. J'ai



pensé continuer mes études. À ce moment, je cherchais à percer le secret de la réussite et le mystère du succès. Je voulais comprendre pourquoi j'embauchais des gens qui me paraissaient avoir tout ce qu'il fallait pour réussir dans la vente d'assurances et ne réussissaient pas, alors que j'en embauchais d'autres qui me paraissaient moins bons et obtenaient pourtant du succès.

À cette époque, j'ai découvert les œuvres d'Alexis Carrel¹⁷. Selon lui, un des grands problèmes de la science moderne, c'est qu'elle limite l'homme à son intelligence, c'est-à-dire à ce qu'il peut comprendre. Alors que la personne atteint sa véritable dimension dans la mesure où elle s'élève au niveau de son esprit. Pour Carrel, l'intelligence est une des facultés de l'esprit. J'ai donc décidé d'investir dans le développement de mon esprit.

Ainsi j'ai accepté d'aller vivre, avec Élisabeth, une journée dans le cadre du Renouveau charismatique à Oka, puis un week-end et enfin une semaine complète de formation chez les Pères Trinitaires à Granby avec le père Jean-Paul Régimbald, fondateur du Renouveau charismatique au Québec. Le Renouveau charismatique, c'est le souffle de l'Esprit qui, devant le déclin de notre Église, touche une multitude de cœurs. Je crois que l'Esprit Saint se trouvant peut-être dans un cadre trop rigide dans l'Église, trouve là un souffle nouveau qui éveille beaucoup de foi un grand nombre de cœurs.

Un élément déclencheur parmi tant d'autres a été d'entendre, lors de ces réunions, les nombreux témoignages de personnes découvrant la foi dans de grands moments de souffrance. Une femme, aux prises avec un mari alcoolique, avait « donné » son

17 Selon Wikipédia : Alexis Carrel : 1873-1944, chirurgien et biologiste français, qui a marqué la médecine. À l'origine agnostique (ou athée), il devient catholique militant lors d'un séjour à Lourdes en 1903 après avoir assisté à ce qu'il considéra être un miracle.

mari au Seigneur et pria pour lui. Le mari a connu une conversion et a arrêté de boire. Un homme qui avait une femme au mauvais caractère l'avait confiée au Seigneur; la femme a changé pour s'adoucir. Un autre homme sur le point de faire faillite avait tout abandonné au Seigneur, et son entreprise a survécu.

Il y avait aussi à cette époque de nouveaux mouvements qui voyaient le jour, animés du même souffle de l'Esprit : les Cursillos, la Rencontre, etc. La rencontre avec sœur Jeanne Bizier, fondatrice des Petites Sœurs de Myriam et de la communauté Myriam Bethléem, a été un événement marquant. Personnellement, j'avais un peu de difficulté à m'insérer dans ces mouvements que je trouvais parfois un peu *flyés* (extravagants). C'était probablement à cause de mon côté rationnel, étant un homme d'affaires avec une certaine réserve... Mais je voyais chez eux de beaux témoignages.

J'ai été invité à une rencontre de l'Association des chrétiens témoins dans leur entreprise (ACTE) fondée par le père Jean-Paul Régimbald et deux hommes d'affaires, pour évangéliser la classe dirigeante. C'était au Holiday Inn à Longueuil. Il y avait 150 voire 200 personnes du milieu professionnel et des affaires réunies pour un repas de 12 h à 14 h avec des moments de prière, des enseignements sur la Parole de Dieu suivis de témoignages. Je me sentais à l'aise dans ce mouvement-là. De 1975 à 1985, j'ai œuvré dans cette organisation en devenant président de la section locale à Sherbrooke, puis président national. C'est une autre expérience qui m'a marqué sur le plan de la foi.

Je me suis alors dit que, si le Seigneur est capable de faire de bonnes choses quand on lui confie ce qui va mal, il n'y aurait sûrement que des avantages à le mettre dans notre vie et dans une entreprise qui va bien avec des gens qu'on apprécie. Il y a beaucoup de liberté dans le monde de la vente et certains bons



vendeurs travaillant dans mon entreprise aimaient consommer de l'alcool et avoir une conduite de libertinage. J'ai pensé que, s'ils étaient convertis, le Seigneur les libérerait de l'alcool et de leurs mauvaises habitudes, ce qui pouvait faire d'eux des vendeurs extraordinaires. Le Seigneur m'a donné à travers cela un enseignement d'une grande valeur qui est à la base de ce que je vis aujourd'hui.

J'avais eu l'occasion de rendre un service à sœur Jeanne Bizier¹⁸. Elle était alors animatrice chez les Pères Trinitaires à Granby. Elle travaillait en collaboration avec le père Jean-Paul Régimbald. En retour, elle m'a demandé : « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Je l'ai alors invitée à venir souper à la maison, puis à présenter une conférence et passer une soirée avec ceux qui seraient prêts à l'écouter à mon bureau d'assurances. Je visais deux objectifs : évangéliser mes enfants à qui je ne réussissais pas à transmettre ma foi et faire une expérience d'évangélisation auprès de mes vendeurs. Elle est venue souper à la maison, puis elle a donné un enseignement au bureau où j'avais convoqué mes vendeurs. Plusieurs étaient présents. Je voulais bien que le Seigneur intervienne, mais à condition qu'il agisse selon ma volonté.

J'avais un excellent vendeur que j'avais refusé d'engager trois fois parce qu'il avait tout raté dans sa vie : sa vie familiale, il avait fait faillite et il avait même raté son suicide ! Je me disais que s'il se convertissait, il aurait une grande influence chez mes autres vendeurs. Sœur Jeanne Bizier le rencontre lors de cette soirée et lui demande : « Qu'aimerais-tu demander au Bon Dieu ? Que voudrais-tu que le Bon Dieu fasse pour toi ? » Et lui de répondre : « Qu'il me libère de l'emprise de l'alcool ! » Sœur Bizier lui met la main sur l'épaule et elle dit : « Seigneur, tu as entendu sa demande, exauce-la... »

18 Fondatrice de la « Famille Myriam Beth'léhem ».

Arrivé chez lui, il a pris une bière : à sa grande surprise, ce n'était pas buvable ! Le lendemain, il est allé dans son bar préféré et a commandé une bière. Encore une fois, elle n'était pas buvable. Il a demandé au barman d'y goûter : ce dernier lui a répondu que c'est une bière qui a le goût de la bière comme toutes les autres. Plus tard, lors d'un repas d'affaires avec un client, au lieu de prendre une bière, il a pris un gin et a failli s'étouffer, les yeux exorbités. « L'alcool ne me fait plus ! », a-t-il expliqué au client. Il m'a raconté son histoire et j'ai trouvé cela extraordinaire.

Je l'ai emmené à un repas témoignage de l'Association des chrétiens témoins dans leur entreprise (ACTE). Il semblait participer avec beaucoup d'intérêt ; j'en étais tout heureux. Peu de temps après, il m'a dit : « La bière est redevenue buvable, mais j'ai le contrôle sur moi-même pour arrêter. » Il a pourtant rechuté une nouvelle fois. Moi, je voulais le sauver. Je l'ai donc emmené trois jours à la Trappe d'Oka pour lui permettre de rencontrer un moine, espérant qu'il puisse être libéré.

Les alcooliques sont parfois malheureusement de grands manipulateurs. Au retour, il m'a dit que s'il rechutait, c'était parce qu'il avait des dettes qui le fatiguaient. Je lui ai demandé combien il devait : 6 400 \$. Je lui ai fait un chèque de ce montant, et je lui ai dit d'aller payer ses dettes et de se mettre au travail !

Douze heures plus tard, à quatre heures du matin la nuit suivante, il avait embouti la bâtisse de l'ancienne coop agricole angle King et Belvédère, il avait complètement démoli la voiture que je lui finançais. Il était parti *sur le party* (faire la fête) avec mon chèque ! En douze heures, j'avais perdu 14 000 \$! Cela a mis fin définitivement à ma relation avec lui.



De 1975 à 1982, j'ai vécu des années de souffrances. J'ai perdu beaucoup de vendeurs que je considérais comme mes fils. Je les avais formés à la vente d'assurances, je les finançais, je croyais être un bon père pour eux et chaque fois que j'en perdais un, cela m'arrachait le cœur. Je n'ai jamais fait de pertes dans mes opérations, mais c'était difficile. Mes vendeurs qui étaient partis sollicitaient mes autres vendeurs pour aller travailler avec eux. Il ne m'en restait plus qu'un de ma première équipe.

Lui et son épouse nous avaient accompagnés chez les Pères Trinitaires à Granby lors de la première retraite à laquelle Élisabeth et moi avons participé. Cela avait été l'occasion, entre autres, de libérer son épouse de la phobie des foules et des endroits publics. Il n'a jamais participé à aucune autre activité religieuse par la suite. Six ans après cette première expérience chez les Pères Trinitaires, pendant mes vacances, il m'a téléphoné au chalet : il devait me parler, c'était important et urgent. Il est venu me voir pour me dire qu'il était allé faire une retraite à Granby afin qu'on prie sur lui pour discerner s'il devait rester ou quitter l'entreprise. Je lui ai demandé : « As-tu obtenu une réponse ? » « Ils m'ont dit que je devais partir. » Cela a été un véritable choc pour moi, car cela venait de l'endroit même où j'avais vécu une véritable conversion. J'avais l'impression de vivre un texte de la Bible, lorsque le peuple hébreu dit : « Attention c'est Dieu qui combat contre nous ». Il était sollicité par mes autres employés qui étaient partis. Je lui ai seulement répliqué : « Tu aurais pu attendre après mes vacances pour m'annoncer ça ! »

À ce moment-là, je me suis dit : « Il y a une seule personne qui puisse m'aider à comprendre ce que je vis là-dedans : sœur Charles-Arthur, une religieuse des Sœurs de la Présentation de Marie, une mystique, aveugle, qui a donné ses yeux au Seigneur et qui prie continuellement pour les prêtres. » Elle a accepté de me

rencontrer. Je lui ai confié tout ce que je vivais. Elle m'a écouté attentivement, et quand elle a commencé à parler, elle m'a dit : « C'est extraordinaire ! C'est extraordinaire ! » Et elle a ajouté avec une conviction qui est venue me pénétrer jusqu'au fond de l'âme : « Vous avez là la preuve que Dieu vous aime, et qu'il veut vous unir à Lui. La seule façon qu'Il puisse le faire, c'est à travers les épreuves et les difficultés. Allez-vous les refuser ? »

Je n'ai pas répondu. Même si elle était aveugle, j'avais l'impression qu'elle avait les deux yeux fixés sur moi. Elle m'a répété la question : « Allez-vous les refuser ? »

- « Non, non, ma sœur, je vais les accepter. »

Cela a été un cheminement de foi extraordinaire, pour me faire comprendre que je n'étais pas un sauveur. Cela a été un enseignement fondamental. Si je n'avais pas vécu cela à ce moment-là, aujourd'hui, avec tout ce qui se vit à la Fondation des Choisis de Jésus, j'aurais probablement eu l'impression d'être un sauveur. J'ai appris à la dure école que je n'en étais pas un, que c'était Jésus l'unique, le vrai Sauveur !

Une réflexion que j'ai eue avec un de mes amis, Gaston Beaudoin, qui était mon comptable, a aussi marqué ma vie. Avec le déclin de la foi des années 60 à 80, j'en étais arrivé à dire qu'aucun mouvement humain n'est capable de renverser la situation. Seul Dieu pouvait le faire par la transformation des cœurs. Moi, je n'étais pas capable de changer le cœur de personne, je n'étais même pas capable de changer le mien.

Nous savons que nous avons tous un peu d'influence les uns sur les autres. Une fois mon cœur changé, si cela pouvait avoir de l'influence sur deux personnes et que ces deux personnes, à leur tour, avaient chacune de l'influence sur deux autres, cela en

ferait quatre, puis huit, seize et ainsi de suite... J'ai alors compris qu'avec un cœur changé, le Seigneur en change beaucoup plus que deux.

« Seigneur, si je te donne mon oui et que je te supplie de venir changer mon cœur, tu ne peux pas refuser ma prière. Tu es venu sur Terre pour cela, tu as donné ta vie pour cela, je t'en supplie, change mon cœur. »

47. LA PRIÈRE ET L'ADORATION, C'EST LA BASE !

En parallèle aux activités d'ACTE (Association des chrétiens témoins dans leur entreprise), je participais à la Montée pascale chez les Pères Trinitaires à Granby.

Une fois par année, cette retraite pour gens d'affaires et professionnels avait lieu à Granby. Cela commençait le mercredi soir pour se terminer le samedi midi. Cette retraite pascale réunissait près de 300 personnes principalement du milieu des affaires, pour s'interroger ensemble sur comment vivre notre foi en entreprise. J'y ai participé pendant plus de 20 ans à partir de 1975 et ces retraites se donnent toujours aujourd'hui avec d'autres prédicateurs.

Nous repartions fort bien intentionnés, décidés à accomplir la volonté de Dieu. Mais à l'intérieur de nos entreprises, dans la réalité quotidienne, je me demandais si mes décisions étaient toujours conformes avec mes résolutions. J'ai réuni les sept ou huit participants de Sherbrooke, en leur proposant des réunions hebdomadaires pour intégrer ce que nous découvrions et apprenions. Cela commençait par la messe à 7 h à la cathédrale Saint-Michel, suivie d'un petit déjeuner et d'échanges sur les difficultés que nous rencontrions afin de nous soutenir mutuellement.

Après un certain temps, avec la dimension de la foi, nous nous sommes aperçus que nous pouvions avoir autant d'intérêt à côtoyer des gens de tous les milieux, qu'importe notre métier. Nous avons ouvert nos activités à tous. Ainsi, aujourd'hui, tous les jeudis matins, nous avons une messe à 7 h chez la Famille Marie-Jeunesse¹⁹, suivie d'un petit déjeuner partage. La particularité, c'est que le Seigneur nous a toujours envoyé des gens.

Récemment, j'ai rencontré quelqu'un que j'avais côtoyé dans les années 1980. Il m'a demandé si ces rencontres du jeudi matin existaient toujours et comment nous faisons pour attirer des participants. J'ai répondu que je ne le savais pas, parce que j'ai l'impression de n'avoir jamais invité personne. Peu importe le nombre que nous sommes, entre 20 et 40, il n'y a qu'une seule personne qui parle à la fois. Nous partageons les merveilles de Dieu, là où nous avons vu Jésus à l'œuvre. C'est un ressourcement : nous en repartons toujours heureux et nous y revenons, parfois avec de nouveaux invités.

Alors qu'Élisabeth et moi étions impliqués dans différents mouvements (le Renouveau chrétien, par exemple), nous avons décidé de cesser toutes activités, aussi bonnes soient-elles, pour nous consacrer à la prière et à l'adoration. Nous étions convaincus que le Seigneur pouvait faire plus par nos prières que par nos bonnes actions.

Cela a donné naissance à la Fondation des Choisis de Jésus. Il y a trois mots pour décrire ce que je vis avec les Choisis de Jésus : désinstallé, émerveillé et dépassé. Désinstallé, parce ce n'est pas du tout ce que j'avais planifié pour ma retraite comme homme d'affaires, ni ce que Élisabeth et moi avons pensé quand nous avons décidé de nous consacrer à la prière et à l'adoration. Émerveillé, en

19 Site web : marie-jeunesse.org



constatant ce qui s'y passe. Et complètement dépassé, en voyant l'ampleur que l'œuvre des Choisis de Jésus a prise à travers le monde.

La prière et l'adoration, c'est la base !

48. AOÛT 1988

J'ai poursuivi mon cheminement de foi avec un groupe qui se réunissait une journée par semaine, le mercredi, pour se consacrer à la prière. Une première personne m'y avait invité en me parlant des bienfaits de cette journée sur toute sa vie. J'ai refusé : « Moi, je travaille le mercredi ; toi, tu es à la retraite. » Un autre m'a invité et, encore une fois, je lui ai expliqué que je travaillais, alors que lui était en semi-retraite. Un troisième m'a invité à son tour, mais ce dernier travaillait et dirigeait même deux usines !

Comme j'avais reçu trois fois la même invitation, cela m'a grandement interpellé. « Seigneur, est-ce que cela signifie que c'est toi qui m'invites ? Il y a déjà longtemps que je te dis : demande-moi ce que tu veux, ma réponse sera oui, car je veux accomplir ta volonté. Et là, tu m'invites et je dis non... Si c'est toi, j'ai besoin d'une vraie confirmation. Je ne veux pas d'une petite *confirmette*... »

Il m'était arrivé de poser des gestes en croyant que la demande venait du Seigneur et de devoir reconnaître par la suite que je m'étais trompé... Afin d'avoir un bon discernement, j'ai mis la barre assez haute et j'ai posé trois conditions : premièrement, j'avais appris que lorsque cela venait du Seigneur, c'était simple. Ce qui vient des humains est toujours compliqué, ce qui vient du Seigneur est simple. Deuxième condition, ne pas avoir de rendez-vous le mercredi pour me permettre de me déplacer et d'être

présent. Troisièmement, ne laisser aucun dossier en suspens sur mon bureau le mardi soir. Je ne voulais pas faire souffrir des gens, des collègues, des clients ou des employés en raison de mon absence... Je me suis alors dit : « Comme ça, je n'en entendrai plus parler... » Il faut dire qu'à cette époque, mon bureau comptait 100 employés, 20 succursales, et je transigeais avec une vingtaine de compagnies d'assurances. Cela maintenait mon agenda toujours bien rempli.

À ma très grande surprise, dès le mardi suivant, j'ai ouvert mon agenda et aucun rendez-vous... rien n'était prévu pour le mercredi. Et il n'y avait aucun dossier en suspens sur ma table de travail. J'en ai eu un frisson dans le dos. « Je viens de me faire piéger ! », ai-je pensé.

« Bon, d'accord, je vais y aller, j'en profiterai pour prendre une journée de congé avec Élisabeth et nous offrir un bon souper au retour. Comme elle est plus dévote que moi, je crois qu'elle va être heureuse de ma suggestion. » Quand je lui ai proposé la chose, à ma grande surprise, elle m'a répondu : « Non ! Je n'ai pas besoin de faire une heure et demie de route pour aller prier ! Je suis capable de prier dans ma maison. »

Le lendemain matin, j'étais sur la route, seul. Je pensais à tout ce que j'aurais pu accomplir durant cette journée libre, alors que je m'en allais prier en plein milieu de la semaine. Je me suis même interrogé sur mon état de santé mentale. Cela a été une belle journée, bien organisée, avec des temps de prière, des chants d'adoration, des partages fraternels ; cela se terminait par l'Eucharistie. Il en a été ainsi les deux mercredis suivants.

J'ai alors dit : « Seigneur, j'ai compris ! Tu me l'as demandé trois fois, tu me l'as confirmé trois fois. Je vais te donner mes mercredis. » Ainsi, de 1988 à 2000, j'ai accepté de consacrer mes mercredis de

10 h à 16 h à la prière et à l'adoration. Cela a eu pour effet de me rendre plus docile à l'action de l'Esprit Saint. Par exemple, je me suis aperçu que lorsque je me réveillais à 3 h du matin, cela m'offrait un moment d'intimité avec le Seigneur. J'ai ainsi pris l'habitude de réciter le bréviaire ou de lire la vie des saints.

Un matin de novembre 1996, j'ai été inspiré de prendre un papier et un crayon et d'écrire : « Mon enfant bien-aimé... » C'est ainsi que j'ai commencé. J'avais appris dans le Renouveau charismatique que cette formule, « Mon enfant bien-aimé... », était le début d'une prophétie. J'ai cru alors que le Seigneur voulait me donner une prophétie et qu'il désirait que je l'écrive pour ne pas l'oublier. Mais je me préoccupais de savoir si j'allais être capable de bien capter son message. Avec ma raison et mon intelligence, j'étais capable de faire dire un paquet de choses au Seigneur et de dire ensuite que le Seigneur m'avait parlé. J'ai alors demandé au Seigneur comment faire pour ne pas biaiser ses enseignements par ma propre pensée.

J'ai conclu qu'après avoir écrit « Mon enfant bien-aimé... », je ferais abstraction de mon mental, et j'écrirais ce qui me viendrait dans le cœur, sans vérifier si cela avait du sens ou non : si c'était le mot « table » qui me venait au cœur, je devais donc écrire « table ». Si c'est le mot « chaise », j'écrivais « chaise ». Cela a mené à la rédaction du premier message du premier volume « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* », et s'est poursuivi jusqu'à produire trois volumes.

Bien souvent, j'avais de petites batailles internes parce que je m'éveillais et je me disais : « Je n'écris pas. Cette nuit, je n'écris pas ! » Puis, cela montait, et alors je disais : « Oui, Seigneur, je vais être docile. » Même si je sentais que j'étais poussé à écrire, j'ai toujours lu et récité le bréviaire avant d'écrire, pour m'assurer d'être en communion avec l'Église.

Je commençais à écrire sans aucune idée de ce qui allait venir et je doutais : la Sainte Vierge ne m'était pas apparue, le Seigneur non plus, je n'avais rien entendu de mes oreilles, c'était simplement par inspiration que j'écrivais. Je me disais : « Inspiration = imagination = illusion ? Ces mots sont très proches l'un de l'autre, je ne voudrais pas être dans l'imagination ni dans l'illusion. »

Trois choses m'ont fait persévérer : comme autodidacte, je n'avais pas confiance dans mon français. J'ai toujours détesté écrire, j'ai toujours fait beaucoup de ratures et de nombreux brouillons. Et là, c'était écrit « au fil de la plume », comme la pensée venait. Cela coulait de source et je n'ai jamais repris une phrase. Je ne me reconnaissais pas dans cette façon d'écrire.

Aussi, la paix m'envahissait durant et après chaque moment d'écriture. Lorsque j'avais certaines préoccupations, je disais : « Seigneur, si tu veux me donner un enseignement par l'écriture, je vais te soumettre mon problème par écrit. » J'écrivais ma demande, et suivant l'inspiration, j'écrivais la réponse. Le problème était résolu, comme s'il n'existait plus ! Parfois, je ressentais une telle paix que je m'endormais sur ma plume !

Enfin, quand j'écrivais, cela ne me paraissait pas tellement important sur le moment. J'avais l'impression de savoir ces choses. Quand je les relisais le lendemain, je découvrais quelque chose de neuf. Cela fait vingt ans maintenant. J'ai relu ces messages à maintes et maintes reprises et chaque fois, j'ai ressenti une très grande paix. Je sais que cela provoque le même effet chez une multitude de lecteurs et lectrices ! Beaucoup de gens me l'ont confirmé. Plusieurs m'ont raconté que lorsqu'ils ont une préoccupation, ils s'adressent à Dieu, puis ouvrent un des volumes et ils obtiennent réponse à leur questionnement.

J'ai reçu une très belle confirmation du Cardinal Janis Pujats de Riga de Lettonie. Après avoir lu les trois volumes à trois reprises, il m'a dit : « Ce n'est pas possible que ce soit un humain qui ait écrit ces livres. »

Le premier volume a été publié en avril 1999. Je n'ai pas cherché d'éditeur. J'ai tout simplement répondu à une demande inspirée du Seigneur d'écrire. « Sois aussi docile à passer tes écrits à quelqu'un que tu l'as été à écrire. » J'ai prêté mon cahier d'écriture à une dame, une ancienne secrétaire juridique qui avait un bon français. Elle a mis le document au propre. J'en ai fait des photocopies et timidement je les ai prêtées à certaines personnes. Une copie s'est retrouvée entre les mains d'un éditeur, le notaire André Couture des Éditions Saint-Raphaël, qui m'a dit : « Il faut publier ça ! »

Ma première question a été : « Est-il nécessaire que mon nom soit indiqué ? » Il m'a répondu : « C'est toi qui décides. » J'ai posé la question au Seigneur : je n'ai pas obtenu de réponse. Je me suis dit que le nom n'était pas important, que c'était le message qui importait, pas le messenger. Je me suis alors choisi un nom de plume : Joseph Antoine, qui est mon nom de baptême. Joseph, Antoine, Léandre Lachance. Personne ne me connaissait sous le nom de Joseph Antoine.

Trois mois plus tard jour pour jour, le Seigneur m'inspire d'écrire : « Ton nom n'a pas d'importance. Ce que je fais à travers toi, je peux le faire à travers n'importe lequel de mes enfants de la Terre qui me donnent son Oui total, inconditionnel et irrévocable. Mais j'aime passer par des gens bien identifiés. Regarde les personnes que j'ai mises sur ta route pour ton cheminement de foi. Elles étaient toutes bien identifiées. J'aimerais que ton nom soit là. Tu auras à en souffrir. » J'avais donné mon Oui au Seigneur, et c'est ainsi que mon nom est apparu.

Un autre événement s'est produit. Je savais que j'avais besoin d'un accompagnateur spirituel. Je connaissais la position de l'Église par rapport aux révélations privées, elle nous invitait à une grande prudence. À ce propos, on peut lire dans le *Catéchisme de l'Église catholique* :

« Au fil des siècles, il y a eu des révélations dites "privées", dont certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. Elles n'appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'"améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire. Guidé par le Magistère de l'Église, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélations constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l'Église. »

Je suis d'accord avec cela, à la condition que le mot prudence ne signifie pas abstention. Quand on dit à un jeune qui commence à conduire une automobile d'être prudent, on ne lui dit pas de ne pas conduire, mais de faire attention, car un dérapage est vite arrivé. C'est la même chose dans le cas des révélations privées. D'ailleurs, c'est arrivé à saint Pierre : il était inspiré par Dieu quand il a révélé que Jésus était le Fils de Dieu ; et quelques instants plus tard, Jésus lui a dit : « Derrière moi, Satan ! » Pourtant, saint Pierre est devenu le chef de notre Église. Si c'est arrivé à Pierre, cela peut m'arriver comme à tout autre messager.

Un bon moyen pour savoir si l'inspiration est bonne, c'est de vérifier si elle est conforme à la Parole de Dieu et à l'enseignement de l'Église. Pour cela, il faut un prêtre ou quelqu'un qui connaît réellement la Parole de Dieu. Avec mon cheminement de foi, je n'avais pas de problème à trouver un prêtre ouvert à l'action de l'Esprit Saint, mais lequel ?



J'ai demandé au Seigneur. Lors de nos mercredis de prière qui se déroulaient chez les Missionnaires de Mariannahill, il y avait un prêtre qui venait célébrer l'Eucharistie. Un de ces mercredis, ce prêtre s'est fait remplacer par le père David Ngondo, originaire du Zaïre, maintenant la République démocratique du Congo. Il étudiait à l'Université de Sherbrooke. Dès qu'il a commencé à parler, j'ai ressenti un flot d'amour dans mon cœur pour lui. Je n'avais jamais ressenti un tel amour pour un célébrant.

Après la messe, je lui ai dit « Vous devez être un homme très aimé de Jésus, vous ? Je n'ai jamais ressenti autant d'amour dans mon cœur pour un prêtre que j'en ai eu aujourd'hui pour vous... »

Quelque temps plus tard, il est venu remplacer le curé de notre paroisse d'été. Sachant qu'il n'avait pas de famille ici, nous l'avons invité à dîner avec nous, ce qui nous a permis de nous lier d'amitié. Par la suite, le Seigneur m'a inspiré d'écrire : « Il s'agit d'un prêtre selon mon cœur, fais-lui confiance et raconte-lui tout. »

Je lui ai raconté mon cheminement de foi, ce que j'avais vécu et où j'en étais à ce jour, et enfin, je lui ai soumis mon manuscrit. Quelques mois plus tard, le père Ngondo m'a dit qu'avant de me connaître, il était complètement opposé aux révélations privées ! Il a été un très bon accompagnateur spirituel et le Seigneur s'en est servi pour faire connaître ces livres en République démocratique du Congo et en Afrique. Il s'est même servi de ces volumes pour prêcher une retraite à des religieuses.

Par la suite, l'abbé Guy Giroux, qui est un ami de longue date, m'a toujours accompagné. Son profond engagement dans la foi, ses multiples compétences tant sur le plan spirituel que pédagogique, doublées d'une grande expérience pratique avec les humains, sans oublier sa belle disponibilité, ont été pour moi un accompagnement des plus précieux.

Table des matières

Dédicace	6
Préface	7

LÉANDRE LACHANCE, TRUCHEMENT

Introduction	9
--------------	---

Chapitre 1

LES « PÉPIN-DIT-LACHANCE »

1. LES « PÉPIN-DIT-LACHANCE »	12
2. GRANDS-PARENTS PATERNELS : BENJAMIN LACHANCE ET ARTHÉMISE RODRIGUE	12
3. GRANDS-PARENTS MATERNELS : XAVIER LACHANCE ET ANASTASIE DOYON	14
4. MON PÈRE : ÉMILE LACHANCE	16
5. MA MÈRE : MARIE LACHANCE	19
6. MES PARENTS	21
7. LA VIE À LA FERME DANS LES ANNÉES 30 ET 40	26

Chapitre 2

LA VIE À LA FERME DANS LES ANNÉES 30 ET 40

8. PRINTEMPS	33
9. ÉTÉ	34
10. AUTOMNE	35
11. HIVER	39
12. LES FÊTES : NOËL ET LE JOUR DE L'AN	43
13. LA FABRICATION DU PAIN	47
14. LA FABRICATION DU BEURRE	48
15. LESSIVE ET ENTRETIEN DE LA MAISON	48
16. FABRIQUER LE SAVON	50
17. LES VÊTEMENTS	50
18. LA SECONDE GUERRE MONDIALE	51

LÉANDRE LACHANCE – BONHEUR en Héritage

41. « LA PATENTE » – 1952 - 1964	116
42. MOUVEMENT LAÏC DE LANGUE FRANÇAISE – 1961	118
43. COLLÈGE SACRÉ-CŒUR – 1971 - 1972	119
44. IMPLICATION PROFESSIONNELLE – 1964 - 1979	124
45. ENFANTS ET ASSOCIÉS – 1982 - 1997	129
46. RENOUEAU CHARISMATIQUE – 1973 - 1999	134
47. LA PRIÈRE ET L'ADORATION, C'EST LA BASE!	141
48. AOÛT 1988	143
49. LES ENTREPRISES LACHANCE ou BÂTIR UN MONDE MEILLEUR – 1993 - 2016	150
50. NOUS SOMMES À L'AURORE DE LA PLUS BELLE DES HISTOIRES DU MONDE – 1999	155
51. LES COMMENTAIRES NE T'APPARTIENNENT PAS	158
52. POUR GRANDIR DANS LA FOI	162
53. PREMIER VOYAGE – 2001	163
54. UNE RENCONTRE MARQUANTE	177

Chapitre 6

NOUVEAU PRINTEMPS

55. LA CABANE À LÉANDRE	181
Conclusion	185
Appendice - <i>Mes Grandes Découvertes</i>	187
Annexe 1 - Moulin à lainage	190
Annexe 2 - <i>Curriculum vitae</i>	191
Annexe 3 - <i>Plan de laïsisation</i>	196
Annexe 4 - <i>Les promesses de Jésus</i>	199
Extras	203

19. RADIO _____	52
20. L'ÉLECTRICITÉ _____	53
21. CAPOTAGE _____	54

Chapitre 3

MES PARENTS, MES FRÈRES ET SOEURS

22. MES PARENTS : CE QU'ILS NOUS ONT TRANSMIS _____	57
23. ÉDUCATION ET PRATIQUES RELIGIEUSES _____	58
24. FIN DE VIE DE MES PARENTS _____	59

MES FRÈRES ET SOEURS

25. CONRAD LACHANCE _____	62
26. LAURÉAT LACHANCE _____	62
27. MADELEINE LACHANCE _____	71
28. GISÈLE LACHANCE _____	73
29. BÉATRICE LACHANCE _____	75
30. GILBERTE LACHANCE _____	76
31. BERTHIER LACHANCE _____	80

Chapitre 4

L'ENVOL

32. LÉANDRE LACHANCE _____	83
33. ADOLESCENCE _____	87
34. UN VOYAGE À MONTRÉAL – 1950 _____	88
35. MA PREMIÈRE TRANSACTION – 1951 _____	90
36. DÉBUT DANS LES ASSURANCES – 1952 _____	93
37. ÉLISABETH CARRIER – 1953 _____	94

Chapitre 5

UN HOMME DE CARRIÈRE ET, ENGAGÉ

38. ARRIVÉE À SHERBROOKE – 1958 _____	107
39. L. LACHANCE ET ASSOCIÉS : PRÉCURSEUR ET AVANT-GARDISTE – 1964 - 1982 _____	112
40. UN HOMME ENGAGÉ – 1951 - 1979 _____	115